

Shanshan Lan, « Recherches sur les concepts de race, de migration et sur la circulation transnationale de la connaissance raciale : À propos des immigrés chinois à Chicago, des immigrés africains à Guangzhou et de la reconfiguration de la blancheur en Chine ». Entretien avec Dominique Vidal et Simeng Wang. Transcription : Nora Sahel

Shanshan Lan, Dominique Vidal et Simeng Wang



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/alterites/439>

DOI : [10.4000/alterites.439](https://doi.org/10.4000/alterites.439)

ISSN : 1953-7476

Cet article est une traduction de :

Shanshan Lan, "Researching race, migration, and the transnational circulation of racial knowledge: On Chinese migrants in Chicago, on African migrants in Guangzhou, and on the reconfiguration of whiteness in China". Interview by Dominique Vidal and Simeng Wang. Transcriber: Nora Sahel - URL : <https://journals.openedition.org/alterites/426> [en]

Éditeur

Urmis

Référence électronique

Shanshan Lan, Dominique Vidal et Simeng Wang, « Shanshan Lan, « Recherches sur les concepts de race, de migration et sur la circulation transnationale de la connaissance raciale : À propos des immigrés chinois à Chicago, des immigrés africains à Guangzhou et de la reconfiguration de la blancheur en Chine ». Entretien avec Dominique Vidal et Simeng Wang. Transcription : Nora Sahel », *Appartenances & Altérités* [En ligne], 3 | 2023, mis en ligne le 15 janvier 2023, consulté le 12 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/alterites/439> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alterites.439>

Ce document a été généré automatiquement le 12 mars 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Shanshan Lan, « Recherches sur les concepts de race, de migration et sur la circulation transnationale de la connaissance raciale : À propos des immigrés chinois à Chicago, des immigrés africains à Guangzhou et de la reconfiguration de la blancheur en Chine ». Entretien avec Dominique Vidal et Simeng Wang. Transcription : Nora Sahel

Shanshan Lan, Dominique Vidal et Simeng Wang

- 1 Professeure associée au Département d'anthropologie de l'Université d'Amsterdam, Shanshan Lan mène depuis près de vingt ans des recherches sur l'immigration chinoise aux États-Unis (*Diaspora and Class Consciousness : Chinese Immigrant Workers in Multiracial Chicago*, ouvrage tiré de sa thèse de doctorat, paru chez Routledge en 2012), les Africains dans la métropole chinoise de Guangzhou (*Mapping the New African Diaspora in China : Race and the Cultural Politics of Belonging*, Routledge, 2017) et la blancheur en Chine, objet de son programme de recherche financé par l'ERC « The reconfiguration of whiteness in China: Privileges, precariousness, and racialized performances » (ChinaWhite, 2019-2024).
- 2 Ses recherches rencontrent à maints égards les centres d'intérêt d'*Appartenances & Altérités*. Elles soulèvent tout d'abord la question de la circulation transnationale et de

la transposabilité empirique de cadres conceptuels et théoriques formés dans des espaces et des moments singuliers, tel que le débat sur la signification de la race selon les terrains et les situations racialisées étudiées. Elles montrent également l'intérêt du renversement de perspectives nationalement situées, en particulier en termes de rapport « majorité/minorité » et de ce qui se joue autour du thème de la blancheur (*whiteness*). Elles soulignent de même, sur fond de montée en puissance de la Chine, le contraste entre les différents contextes nationaux analysés, autrement dit, entre les États-Unis et la Chine, en termes de régime politique, modèle de développement économique, politiques migratoires à destination de migrants internes et internationaux issus de différents continents, etc.

- 3 Dans l'entretien qui suit, Shanshan Lan revient sur son parcours biographique et sa trajectoire scientifique, en évoquant sa formation d'anthropologue aux États-Unis à l'Université d'Illinois Urbana-Champaign et l'usage distancié qu'elle fait des sciences sociales occidentales. Elle expose également plusieurs notions qu'elle a élaborées à partir de ses enquêtes : « connaissance raciale » (*racial knowledge*), « imbrication de la racialisation » (*overlapping racialization*), « interaction interraciale entre personnes lambda » (*grassroots interracial interaction*), ainsi que la différence qu'elle établit entre « privilège blanc » (*white privilege*) et « privilège de la peau blanche (*white skin privilege*). Elle évoque encore plusieurs éléments essentiels à la compréhension de la Chine contemporaine à propos du sens des termes pour parler de la race, de la prégnance de la période maoïste dans la représentation de l'Afrique et des Africains, de la montée du nationalisme et de l'avenir possible de l'immigration dans le pays. Elle aborde en outre les responsabilités sociales et politiques des chercheurs, plusieurs débats en cours dans les sciences sociales (intersectionnalité, perspective décoloniale), la difficulté croissante des enquêtes ethnographiques en Chine dans le contexte pandémique et les nouveaux programmes de recherche, avant de prodiguer quelques conseils de lecture et de réflexion à l'attention des jeunes chercheurs.

Recherches sur les concepts de race, de migration et sur la circulation transnationale de la connaissance raciale : À propos des immigrés chinois à Chicago, des immigrés africains à Guangzhou¹ et de la reconfiguration de la blancheur en Chine

La découverte du racisme ordinaire aux États-Unis au travers de l'expérience personnelle

A&A : *Nous pouvons peut-être commencer par une première question concernant votre parcours, surtout universitaire. Pourriez-vous vous présenter ? Parlez-nous de votre parcours scientifique, comment êtes-vous devenue anthropologue, où avez-vous fait vos études et qu'est-ce qui vous a amenée à travailler sur les questions migratoires, surtout en rapport avec la notion de race et de racialisation ?*

Shanshan Lan : Je suis aujourd'hui professeure associée au sein du Département d'anthropologie de l'Université d'Amsterdam. J'ai obtenu une licence, puis une maîtrise en langue et littérature anglaise en Chine. Je suis ensuite partie aux États-Unis en 2000, après avoir été admise dans le programme de maîtrise en Études est-asiatiques à l'Université de l'Illinois à Urbana-Champaign. J'y ai vécu un an, mais je ne

m'y suis pas plu, car tous les étudiants de ma promotion étaient Chinois, et nous ne parlions que chinois au bureau. Mon domaine de recherche était la poésie chinoise, mais à l'époque je pensais que cela n'avait pas grand-chose à voir avec la réalité sociale et je souhaitais vraiment me tourner vers les sciences sociales. J'ai pu obtenir mon transfert vers le Département d'anthropologie ; en fait, j'ai déposé une nouvelle candidature, plutôt qu'une demande de transfert. J'ai donc candidaté au programme de doctorat en anthropologie, car l'une de mes professeures, Nancy Abelmann, qui a ensuite dirigé ma thèse, enseignait à la fois en anthropologie et en études asiatiques. Elle m'a encouragée à postuler pour un doctorat d'anthropologie et j'ai donc suivi ses conseils. Avant même d'avoir déposé ma candidature, j'avais suivi, lors de mon premier semestre, un cours sur l'histoire de l'anthropologie, qui m'a beaucoup plu. L'anthropologie est à mes yeux la meilleure discipline qui soit, car elle permet d'étudier tout ce qui touche à l'humain. Voilà comment je suis devenue anthropologue, et j'ai été très satisfaite au sein du Département d'anthropologie, alors que j'ignorais qu'il était classé parmi les dix meilleurs des États-Unis. Le département était vraiment excellent et je me suis régalée. Je n'ai jamais regretté d'être devenue anthropologue.

Je vais maintenant vous expliquer comment j'ai découvert le sujet de ma thèse. Quand j'ai entamé les recherches pour mon doctorat, j'étais influencée par l'ouvrage d'Aihwa Ong, *Flexible Citizenship* (Ong 1999), très populaire à l'époque. J'ai donc expliqué à ma directrice de thèse que je souhaitais étudier la mobilité transnationale des hommes d'affaires chinois. Ce à quoi elle m'a répondu : « Pourquoi ne pas procéder à une revue de littérature sur les immigrants chinois aux États-Unis et y identifier les lacunes ? ». Il se trouve que l'une d'elles concernait la famille et les questions familiales chez les Sino-Américains, alors qu'une autre touchait aux relations interraciales. La façon dont on trouve nos sujets de recherches est très intéressante ; c'est souvent par pure coïncidence. En effet, j'ai obtenu à l'été 2003 une bourse de la Fondation Nationale pour la Science Américaine pour une formation à la méthodologie de recherches de terrain. Le but était d'aller sur le terrain pour apprendre à faire des recherches ethnographiques sous la supervision d'un mentor du corps enseignant. J'en ai alors discuté avec mon mentor, le professeur Martin Manalansan. Nous avons décidé que je pourrais certainement me tourner vers le quartier de Chinatown à Chicago. À l'époque, je ne savais que confusément que ma thèse porterait sur les immigrants chinois aux États-Unis. Pour moi, ce quartier devait servir de laboratoire qui me permettrait d'apprendre à travailler sur le terrain. Étant moi-même Chinoise, il paraissait tout naturel de mener des recherches au sein d'une communauté chinoise immigrée et Chicago se trouve à seulement deux heures d'Urbana-Champaign. Nous pourrions d'ailleurs aborder plus tard la question des politiques de la production de connaissance en anthropologie. Il semblait à l'époque que les sujets que l'on pouvait choisir dépendaient largement de ses origines ethniques, ce qui présente à la fois des avantages et des inconvénients dont nous pourrions discuter plus tard.

Je suis donc allée au quartier de Chinatown à Chicago pour apprendre comment mener des recherches ethnographiques, mais il m'est arrivé quelque chose qui m'a permis de découvrir la race et le racisme ordinaire. Je l'ai rapporté dans mon premier livre (Lan 2012). Un jour, alors que je rentrais d'un entretien à Bridgeport, qui est un quartier historiquement blanc à côté de Chinatown, j'ai fait l'objet de harcèlement de

la part de jeunes Blancs. Ils m'ont insultée, notamment par des injures racistes à l'encontre des Chinois, des imitations de mots à consonance chinoise et ont même menacé de me tabasser. J'étais absolument anéantie, car jamais je n'avais subi cela auparavant. Après avoir vécu plus de deux ans aux États-Unis je me retrouvais soudain la victime de haine raciale. J'ai tenté d'appeler un numéro d'urgence d'une ONG locale et on m'a demandé : « Quel âge avez-vous ? Nous ne nous occupons que d'adolescents ». On m'a également demandé : « Avez-vous reçu des coups ou des blessures ? ». Je n'avais aucune blessure physique, mais je tremblais de peur et colère. J'étais furieuse de ne pas trouver de l'aide, simplement parce que je ne rentrais dans aucune catégorie de victimes de crimes de haine.

C'était un moment que j'ai ressenti comme une atteinte très violente, jusqu'à ce que je commence à parler avec les habitants de Chinatown et de Bridgeport. Quand j'en ai fait part à un Sino-Américain âgé, il m'a répondu : « Calmez-vous ! Ça arrive tout le temps, on s'y habitue ». À cet instant, je suis devenue membre à part entière de la communauté, ce qui m'a permis d'ouvrir les yeux sur le harcèlement et les actes racistes que subissaient au quotidien les habitants de ce quartier à Bridgeport. Mon propriétaire, un Cantonnais, m'expliquait : « Ne vous en faites pas, ce ne sont que des imbéciles ! ». Cela m'a amenée véritablement à réfléchir à comment ces personnes, surtout les travailleurs immigrés chinois, perçoivent cette discrimination raciale. Est-ce que c'est moi, en tant que chercheuse, qui introduisait ce concept dans leurs vies ? Selon eux, ces jeunes Blancs sont ignorants, stupides, et ne nous comprennent pas ; c'est dû aux différences culturelles. Ainsi, mon projet de thèse se focalise précisément sur les différentes manières dont les travailleurs immigrés chinois, membres du prolétariat qui travaillent dans les secteurs de la restauration et du commerce ethnique, interprètent ce racisme ordinaire. Comment l'expriment-ils sans avoir recours à notre terminologie universitaire ? Ils parlent probablement des rues du quartier où ils peuvent vivre en sécurité et de celles qui sont plus risquées, de comment s'y déplacer, à pied ou en voiture, pour éviter les endroits dangereux, autrement dit, de la racialisation de l'espace dans le quartier. Bien que très traumatisant, cet incident m'a permis de définir mon projet de recherche.

La formation transnationale de la connaissance raciale : des immigrés chinois aux États-Unis aux immigrés africains en Chine

A&A : *Nous aimerions savoir comment vous avez abordé successivement les différents projets sur les immigrés d'origines ethniques diverses. Nous avons commencé par votre thèse sur les Sino-Américains et les immigrés chinois à Chicago. Plus tard, vous avez entrepris un autre travail de terrain sur la diaspora africaine à Guangzhou en Chine (Lan 2017) et, plus récemment, dans le cadre de votre projet ERC « ChinaWhite » sur la reconfiguration de la blancheur en Chine (<https://www.china-white.org/>). Nous souhaiterions donc revenir sur votre parcours scientifique et savoir comment vous êtes passée d'un terrain à l'autre et d'un sujet à l'autre, et comment le cadre théorique de chaque étude a évolué suite à ce travail de terrain et ces données empiriques.*

Shanshan Lan : Merci, c'est une très bonne question. Pour en revenir à mon projet sur Chinatown, j'y ai découvert les concepts de race et de racisme. À vrai dire, cela a été si traumatisant que j'ai immédiatement quitté le terrain. J'ai envoyé un message à mon mentor pour lui expliquer que je ne pouvais plus rester, et je suis partie. Cependant, au bout de deux mois, il fallait bien retrouver mon calme et mener une véritable réflexion critique. La découverte de ma problématique de thèse ne s'est pas

faite du jour au lendemain. Elle s'est affirmée au travers de réflexions douloureuses, de lecture de la littérature sur la race et le racisme et d'échanges avec mes professeurs. J'ai pu comprendre que c'était un sujet de grande importance. Pour moi, en tant que femme venue de Chine, sans formation ni expérience dans les études raciales ou ethniques, c'était un domaine totalement nouveau et qui revêtait aussi un caractère crucial pour moi. J'ai eu la chance qu'il y ait à l'Université d'Illinois plusieurs grands spécialistes dans ces domaines. David Roediger, historien renommé de la blancheur, siégeait à mon comité de thèse, ainsi qu'Arlene Torres, une anthropologue spécialiste de l'Amérique latine. Je me suis plongée dans la littérature sur les questions de race, de racisme anti-Noir et anti-Asio-Américain. Après avoir quitté les États-Unis et trouvé un emploi à Hong Kong, j'ai dû me transformer en chercheuse en études chinoises, mais ma formation avait été fortement centrée sur les États-Unis, surtout sur les notions de race, de migrations et d'études ethniques. L'un des concepts-clés de ma thèse est l'« imbrication de la racialisation » (*overlapping racialization*), dans le cadre de la perspective comparative de mes recherches. J'ai exploré comment l'expérience de la racialisation chez les immigrés chinois s'imbriquait dans celle des Noirs américains et des immigrés mexicains. Je vois Chinatown non comme une enclave ethnique réservée aux Chinois, mais comme un quartier mixte où les Chinois, les Afro-américains et les immigrés mexicains se côtoient. Ces interactions quotidiennes leur permettent d'acquérir une connaissance approfondie des différences raciales et de classe. L'un de mes arguments c'est que la classe moyenne chinoise qui vit en banlieue résidentielle n'a aucune interaction au quotidien avec les Noirs ou les immigrés mexicains. Elle ne partage pas les mêmes valeurs avec ces travailleurs immigrés qui vivent à Chinatown et ont acquis une expérience pluriraciale pratique. C'est pourquoi j'examine cette imbrication de la racialisation qui n'est pas celle d'un seul groupe. C'est grâce à de telles rencontres interraciales que les gens commencent à développer et même à modifier ou enrichir leur savoir sur la race.

Un autre concept essentiel, c'est la « connaissance raciale » (*racial knowledge*), que je définis comme la connaissance des différences raciales accumulées au travers de l'expérience de la migration transnationale. L'un de mes arguments est donc que la connaissance raciale ne s'est pas développée à Chinatown même, mais avant leur arrivée dans ce quartier. Un des chapitres de mon premier livre examine comment les Chinois acquièrent des connaissances sur les Noirs en Chine. C'est ce qui m'a incitée à lancer mon étude des Africains à Guangzhou. Alors que je menais des recherches en archives pour ce chapitre sur la manière dont les Chinois se font une opinion des Noirs, j'ai pu découvrir plusieurs études sur les Africains noirs à Canton. Les quelques articles qui existaient n'étaient pas des articles scientifiques, ce phénomène étant encore nouveau. J'ai donc commencé à en prendre note, mais je ne savais pas que je retournerais à Hong Kong pour lancer un nouveau projet sur les Africains noirs à Guangzhou. Pourtant, ce lien existe : la graine était déjà semée dans mon premier livre.

C'est donc tout naturellement que j'ai fait la transition vers le deuxième projet. Encore aujourd'hui, dans mon projet sur la blancheur, je focalise sur le développement de la connaissance raciale : comment les Chinois acquièrent-ils leur connaissance de la *blackness*² et de la blancheur. L'une de mes hypothèses considère cette acquisition de la connaissance raciale comme un processus transnational. Il

n'émerge pas dans un environnement chinois isolé, mais dans le cadre de la mondialisation et des migrations transnationales. Avec cette perspective transnationale au cœur de mes recherches, on peut voir le lien entre le projet de Chinatown et celui des Africains en Chine. Ils concernent tous deux des migrations internationales et l'acquisition de la connaissance raciale. Seul diffère le lieu : le premier se situe aux États-Unis, tandis que le second déplace le focus vers la Chine, pour s'intéresser aux immigrants internationaux en Chine. Il s'agit de montrer comment cette migration internationale apporte quelque-chose de nouveau à ce pays, j'ai notamment examiné dans mon projet sur les Africains de Guangzhou les contacts interraciaux entre immigrants internes³ (ceux qui se déplacent des zones rurales vers les zones urbaines en Chine) et immigrants internationaux. Ces gens n'ont jamais rencontré d'étrangers auparavant et n'ont aucune réelle connaissance préalable des Noirs. C'est un croisement entre migration interne et migration internationale. Ces relations intergroupes m'intéressent particulièrement : comment deux groupes très différents, sans aucun contact antérieur, peuvent subitement se côtoyer dans l'environnement des affaires de Guangzhou. Ils doivent commercer, acheter et vendre, négocier et marchander : c'est ce que j'appelle l'interaction interr raciale entre personnes lambda (*grassroots interracial interactions*). Il est évident que ce processus produit une racialisation, ou ce que je préfère nommer une racialisation interactive.

Mon article sur l'évolution de la signification de la race en Chine (Lan 2022-b) est le plus discuté, mais aujourd'hui c'est un autre article que je souhaite mettre en avant : « Reconstructing Blackness in Grassroots Interactions Between Chinese and Africans in Guangzhou » (Lan 2019). Personnellement, c'est celui que je préfère, car j'y fais une distinction entre les différents groupes de Chinois, et je parle du regard chinois. Bien sûr, ce regard chinois n'est pas aussi puissant que le regard blanc, et il en existe d'ailleurs plusieurs : le regard de l'élite chinoise et celui de la population lambda. C'est pourquoi, dans mon article sur la reconstruction de la négritude, je fais une distinction entre les regards des élites chinoises et de ceux qui n'en font pas partie, ce qui conduit à différentes constructions de la négritude.

À vrai dire et dans une large mesure, le regard de l'élite reproduit les lieux communs dominants de l'Occident sur la négritude. Elle est stigmatisée, et perçue comme intellectuellement inférieure. Alors que dans la conception de la négritude par la population lambda, il existe un principe de base, celui de l'égalité. Les Africains sont traités comme des égaux, appartenant au même peuple qu'eux, et non pas stupides ou inférieurs. Ces deux groupes sont des immigrants. C'est pourquoi je fais la distinction entre deux types de racialisation. Pour l'élite, il s'agit d'une racialisation présumée qui repose sur des connaissances indirectes, issues notamment des journaux ou du cinéma hollywoodien. Les médias occidentaux véhiculent énormément d'images racistes sur les Noirs. Certains échanges en ligne entre Chinois à Guangzhou citent des publications racistes occidentales qui soutiennent que le QI des Noirs africains est plus faible. Mais si vous parlez à un immigrant provenant de la Chine rurale, ils n'ont jamais lu ce genre de livre, ils n'en savent rien : leur connaissance des Noirs africains repose sur des interactions dans la vie courante. Ils pouvaient se plaindre de ces Noirs auprès de moi, mais ces critiques reposaient sur une racialisation interactive. Il y a une différence entre ces deux types de racialisation : le premier s'appuie sur des lieux communs et des connaissances

indirectes, tandis que le second repose sur des interactions quotidiennes. Toutefois, cela ne signifie pas que ces interactions quotidiennes n'impliquent pas la racialisation. Les immigrés chinois peuvent également reprocher aux Noirs leur avarice et leur incivilité. Il est intéressant de constater que l'une des raisons de ces stéréotypes trouve son origine dans l'ère maoïste. L'idéologie maoïste reste encore très présente en Chine. La plupart des Chinois, qu'ils soient ruraux ou non, ont appris de l'idéologie maoïste que les Africains sont nos frères. Ce vocabulaire de la fraternité, ainsi que cette rhétorique officielle de l'amitié sino-africaine est toujours très vivace. Cependant, l'ère maoïste a également laissé un héritage beaucoup moins positif. En effet, nous apprenons que la Chine faisait de son mieux pour aider les Africains, qui étaient des populations pauvres, en besoin constant d'assistance. Ainsi, l'idéologie maoïste perpétue encore l'idée selon laquelle les Africains sont dans une situation désastreuse et qu'ils ont besoin d'aide. Pourtant, certains négociants africains arrivés à Guangzhou sont très fortunés. Cependant, lorsque surviennent des conflits ou des malentendus pendant le processus de négociation commerciale, certains Chinois reviennent au stéréotype éculé de l'avarice des Africains, qui négocient au centime près, car ils sont sans le sou. Les Blancs sont généreux et ne marchandent jamais. Je soutiens que ce phénomène provient en partie des stéréotypes qui remontent à l'ère maoïste et en partie de la marginalisation des deux groupes dans l'économie chinoise urbaine. Les immigrés ruraux se battent pour le moindre centime, car ils veulent réussir dans la ville de Guangzhou. Ils veulent gagner de l'argent en commerçant avec les étrangers, alors que les Africains se trouvent eux aussi en bas de la chaîne de valeur mondiale. Ils doivent négocier âprement pour réaliser des bénéfices lorsqu'ils expédient les marchandises en Afrique pour les revendre. C'est ce que Gordon Mathews appelle la mondialisation par le bas. Il s'agit de personnes ayant peu de capitaux, qui mènent leurs activités sous les radars de l'État, dans la zone grise entre légalité et illégalité. Elles sont confrontées à toutes sortes de régimes de mobilité, de contrôle de visas et d'immigration, qui compliquent la réalisation de bénéfices. De fait, les deux groupes sont marginalisés et dépendent l'un de l'autre pour survivre dans cette économie urbaine informelle.

Il y a une autre raison : c'est la barrière de la langue. Les immigrés chinois ne parlent pas anglais, tandis que les Africains ne parlent que quelques mots de chinois, ce qui n'est pas suffisant pour comprendre des enjeux très complexes. Ma conclusion est que cette racialisation interactive est plus ouverte. Certes, elle renforce quelques stéréotypes, mais elle a le potentiel de faire évoluer les idées et perceptions des personnes. Certains immigrés chinois me disent : « Les Africains sont avarés, mais ils sont enthousiastes et honnêtes, on peut très facilement faire des affaires avec eux ». Alors, une fois qu'ils apprennent à se connaître, ils découvrent à la fois les inconvénients et les aspects positifs. Ils se considèrent les uns les autres comme des personnes en tant que telles, sans tenir compte des racontars. C'est pourquoi je vois un potentiel de transformation, d'évolution des préjugés raciaux grâce à ces interactions quotidiennes. Je ne voudrais pas idéaliser ces interactions en bas de l'échelle, mais j'y vois un aspect positif. Par exemple, les deux groupes d'immigrés, chinois et africains, critiquent la politique migratoire de la Chine, car ils souhaitent tous que des visas à long terme soient accordés à des hommes d'affaires confirmés afin de faire prospérer le marché international de Guangzhou, plutôt que de le laisser périliter. Par ailleurs, ces négociants chinois reconnaissent la contribution

des immigrés africains. Ils m'expliquaient qu'auparavant le quartier de Sanyuanli était fréquenté par des trafiquants de drogue chinois et qu'il n'était pas possible d'y faire des affaires. Par contre, avec l'arrivée des Africains, de nombreux marchés ont émergé et prospéré. Les Africains ont apporté du commerce et créé des emplois pour les Chinois. C'est quelque chose que j'ai beaucoup entendu lors de mes entretiens, mais si vous regardez les médias chinois, vous verrez qu'ils ne reconnaissent que rarement la contribution de ces petits négociants venus d'Afrique. Les Africains sont perçus uniquement comme des sans-papiers clandestins qui sont à la source de tous les problèmes. Cette relation sino-africaine est donc asymétrique, la Chine jouant le rôle de grand frère : « Je t'aide, tu as besoin de mon soutien ». À l'échelle gouvernementale, la Chine ne traite pas les pays africains comme ses égaux. C'est pourquoi les interactions entre classes populaires sont si importantes, parce qu'ils se comportent au moins d'égal à égal. Je peux donner l'exemple d'un Chinois musulman nommé Youssef. Il traitait les Africains de « barbares » (« 野蛮的 » en chinois), un qualificatif qui, à première vue, peut paraître raciste. Un jour je lui ai donc demandé : « Qu'entendez-vous par barbare ? Pourriez-vous me l'expliquer ? ». Il m'a répondu qu'il voulait dire quelqu'un de grincheux, qui aime se bagarrer et se chamailler, comme lui. Il n'était donc pas conscient de la connotation raciste du terme « barbare » pour désigner un Noir africain. Pour Youssef, ce mot signifiait plutôt querelleur, bagarreur, agressif, comme lui, qui se dispute souvent avec ses clients africains. En fait, il ne se rendait pas compte lui-même qu'il plaçait à son niveau ces clients africains potentiellement difficiles. Son raisonnement était différent du point de vue de l'élite chinoise, qui part du principe que les Africains sont des êtres inférieurs.

Racisme, préjugé de couleur et importance du contexte culturel

A&A : *Nous aimerions que vous nous en disiez plus sur vos recherches à Guangzhou. Dans votre article « The shifting meanings of race in China: a case study of the African diaspora communities in Guangzhou » (Lan 2016), vous signalez que la « littérature existante sur la race en Chine se divise de manière générale en deux camps. Le premier pense que les discours raciaux et le racisme ont une longue histoire inscrite dans la culture chinoise, tandis que le second met l'accent sur la distinction entre les manières chinoises traditionnelles de construction de la différence et la notion de race occidentale pseudo-scientifique » (p. 300). Pourriez-vous développer la distinction que vous faites entre le « racisme » et le « préjugé de couleur », qui s'appuie sur l'ouvrage de St. Clair Drake (Drake 1987) ? Pourriez-vous également revenir sur le discours sur la « race jaune » en Chine depuis la fin du XIX^e siècle ?*

Shanshan Lan : Je pense que le racisme a une histoire, une origine. Il est né en Occident. Il est lié au colonialisme, au commerce international d'esclaves, aux mouvements suprémacistes blancs dans les pays occidentaux. Personnellement, je ne pense pas que la notion de race soit un concept universel. Je pense, par contre, que la racialisation peut être universelle. Elle peut se manifester dans différents pays, mais la notion de race a une histoire. Les préjugés basés sur la couleur de peau peuvent être assimilés au racisme : si les gens sont racistes, on sait qu'ils peuvent exprimer des préjugés en fonction de la couleur de peau. Cependant, de tels préjugés peuvent être dissociés, distincts du racisme. C'est tout le sujet du livre de St. Clair Drake, qui a étudié la diaspora noire dans le monde entier. Le livre donne une définition de la race et de la *blackness* qui va vraiment au-delà du contexte nord-américain. Parce que l'on sait que, lorsqu'il est question de *blackness*, et du mouvement *Black Power*, tout est

focalisé sur les États-Unis, s'agissant de la compréhension de la race et du racisme. St. Clair Drake adopte *a contrario* un cadre transnational. Il soutient que dans certaines communautés noires en dehors des États-Unis, même les personnes noires entretiennent des préjugés sur la couleur de peau. Elles déclarent qu'un teint plus foncé est moins beau. Il fait cependant la distinction entre ce phénomène et le racisme des Blancs à l'encontre des Noirs. Les préjugés basés sur la couleur de peau dans la communauté noire sont difficiles à comprendre. C'est parce que la définition de race et de la *blackness*, établie par les discours occidentaux, est si hégémonique. C'est aussi pourquoi il est très difficile pour beaucoup de se référer à des conceptions alternatives de la *blackness* et de blanchité.

En voici un exemple. Au cours du Gala du Nouvel an chinois de 2018, une actrice chinoise a joué le rôle d'une mère africaine en se grimant en *blackface*, ce qui a déclenché une controverse, avec deux camps opposés. La majorité des médias anglophones a commenté : « C'est un exemple de racisme chinois ». Tandis que l'autre camp expliquait qu'il fallait tenir compte du contexte culturel chinois. Cette controverse illustre la signification hégémonique du « *blackface* ». Dans le contexte nord-américain, le fait de se peindre le visage en noir est considéré comme un acte raciste, surtout quand c'est le fait de Blancs. Cela s'inscrit dans une longue histoire dans ce pays. Toutefois, en Chine ou au Japon, par exemple, le fait de se grimer le visage en noir a-t-il la même signification qu'aux États-Unis ? Ou bien est-il possible de l'interpréter autrement ?

Nous devons donc tenir compte du contexte culturel et historique en Chine pour comprendre la signification de l'acte de se grimer le visage en noir dans ce pays. Du temps de Mao, les troupes d'acteurs se maquillaient le visage en noir pour un spectacle donné devant des citoyens chinois ordinaires. Cela servait un objectif purement pédagogique : montrer la grande souffrance de nos frères africains et la nécessité de les aider. Cela faisait partie d'une propagande politique à des fins anticoloniales et anti-impérialistes, dont la signification diffère complètement du *blackface* aux États-Unis. On peut prendre aussi l'exemple de chercheurs qui étudient le hip-hop au Japon, dont Ian Condry. Aux États-Unis, le hip-hop servait de contre-culture pour lutter contre le racisme anti-Noirs, la pauvreté urbaine et la ghettoïsation. Au Japon, les artistes nippon-coréens se sont approprié le hip-hop pour lutter contre les différences entre classes sociales. Il doit donc y avoir un espace pour l'appropriation d'un même format culturel dans un contexte culturel et politique différent, à des fins différentes. Actuellement, cette possibilité est très limitée car, selon la vision dominante, tout acte de se grimer le visage en noir est forcément raciste. Je préfère qualifier ce type d'accusation de tentative de diagnostic du racisme. Nous nous efforçons de définir ce qu'est ou non le racisme en fonction d'une définition étroite dictée par les États-Unis : « Tiens, j'ai vu ce que tu as fait : tu es raciste ». Mais cela ne peut être d'aucune utilité à long terme dans la lutte contre le racisme. De tels propos mettent fin à toute conversation, déclenchant une panique poussant les gens à affirmer : « Je ne suis pas raciste, je ne veux pas en parler ». Donc, l'ironie de cette représentation lors du Gala du Nouvel an chinois vient du fait qu'elle était destinée à célébrer les relations sino-africaines et les efforts de la Chine pour renforcer ces liens, mais elle a été critiquée à cause du *blackface*. Je ne suis pas certaine que l'actrice elle-même connaisse suffisamment le contexte du *blackface* aux États-Unis pour comprendre la complexité de la situation.

Je voudrais aussi évoquer une controverse plus récente autour des mannequins aux yeux bridés. Les publicités de BMW et de la marque chinoise Three Squirrels mettent en scène des mannequins chinoises avec les yeux bridés. Cela a fait grand bruit en Chine. La population chinoise a taxé ces publicités de racistes, car elles mettent l'accent sur les yeux plus petits des Chinoises. Certains ont même déclaré : « Il y a tant de belles Chinoises ! Pourquoi en choisir une avec de petits yeux ? Ça ne fait que reproduire les stéréotypes raciaux des Chinois en Occident ». Pour ma part, je pense que cette controverse est à la fois bonne et mauvaise.

D'un côté, elle montre que les Chinois, des Chinois ordinaires, sont de plus en plus sensibles aux discours occidentaux sur la notion de race et le racisme, puisqu'ils reconnaissent rapidement des situations susceptibles de reproduire les stéréotypes raciaux visant les Chinois. Le stéréotype des yeux bridés a été largement analysé dans le cadre des études asio-américaines, mais pas encore par les universitaires ou les internautes chinois. À présent, la situation évolue. Cela montre bien que, grâce au nombre croissant de Chinois qui font leurs études à l'étranger, ainsi qu'à la mondialisation, la population chinoise prend de plus en plus conscience des problématiques liées à la notion de race. D'un autre côté, je pense qu'ils en ont trop fait. Il se passe beaucoup de choses en Chine avec la montée récente du nationalisme racial qui s'inscrit dans la rhétorique officielle du « Rêve chinois ». Il y a eu également une poussée de nationalisme populaire pendant la pandémie de Covid-19, en raison des critiques par l'Occident de la politique « Zéro Covid » et du racisme anti-Chinois dans les pays occidentaux. Il s'inscrit aussi dans le cadre de la guerre commerciale qui oppose les États-Unis et la Chine. Toutes ces circonstances ont favorisé le renforcement d'un sentiment nationaliste en Chine. Ainsi, toute critique de la Chine est considérée comme du racisme ou du dénigrement ; c'est donc un phénomène très complexe. Dans l'ensemble, je pense que nous devrions laisser plus de place aux différentes interprétations en rapport avec la notion de race, plutôt que d'écouter une seule voix, ce qui renforce les interprétations hégémoniques occidentales de la notion de race.

Je me rends compte que je n'ai pas répondu à votre question sur la « race jaune ». Je souhaite absolument le faire. La question de la « race jaune » est traitée dans le chapitre deux de mon premier livre. C'est un exemple éloquent de l'interaction entre le discours racial occidental et le discours local de l'ethno-nationalisme. Ce sont en fait des missionnaires venus d'Occident qui sont à l'origine de l'idée selon laquelle les Chinois sont jaunes. Dans son livre *The Discourse of Race in Modern China*, Frank Dikötter en cite un exemple (Dikötter 1992). C'est une petite anecdote très intéressante. Un missionnaire demande à un jeune Chinois : « Quelle est la couleur de peau des Chinois ? » et le petit garçon répond : « De la couleur humaine », les Chinois n'ayant jamais fait de distinction blanc/noir. Mais le missionnaire rétorque : « Non, les Chinois sont jaunes, vous êtes un peuple jaune ». C'est à ce moment-là que les Chinois ont rencontré la notion pseudo-scientifique de race et la répartition des habitants du monde en cinq couleurs différentes.

Je voudrais souligner toutefois qu'à la fin du XIX^e siècle, si les réformateurs chinois ont repris cette notion de jaune, ils en ont complètement détourné le sens. Dans le système racial occidental, la couleur jaune signifie une infériorité, une couleur moins parfaite que le blanc. Cependant, cette couleur est empreinte d'un sens culturel particulier en Chine : au lieu d'être un symbole d'infériorité raciale, elle est devenue

un symbole de fierté ethnique, du fait que le jaune est la couleur de l'empereur. Dans la culture chinoise, seul l'empereur peut porter du jaune. C'est donc un symbole d'autorité, de pouvoir, de majesté et de royauté. Elle évoque également l'image du fleuve Jaune, berceau de la civilisation chinoise. Elle est associée à la figure mythologique, ou semi-mythologique, de l'empereur Jaune (黄帝), vénéré en tant qu'ancêtre de tout le peuple chinois. D'où cette notion de « race jaune », que j'appelle « lignée de la race jaune » dans mon ouvrage afin de la distinguer du concept occidental de « race jaune ». Il s'agit en fait d'une combinaison des concepts occidentaux et chinois, une association entre race et lignée. Du point de vue du mythe de l'empereur Jaune, c'est une question de descendance : nous descendons tous de l'empereur Jaune. Elle s'appuie sur l'idée de lignée, de famille et de clan. Cette notion se distingue du concept occidental de race, car, lorsque vous vous intéressez au travail de Liang Qichao (梁启超), universitaire et réformiste chinois de la dynastie Qing (1644-1911), vous constatez qu'il utilise le terme chinois « 黄族 », « 族 » signifiant lignée ou clan, « 黄 » signifiant couleur jaune. La traduction en anglais par Frank W. Price de l'œuvre de Sun Yat-sen utilise invariablement le mot « race » pour traduire des formes en chinois tels que « 人种 » et « 民族 ». Pourtant, la langue chinoise ne comporte pas un seul mot pour race, mais deux : « 种 » et « 族 ». Ils ont plusieurs significations différentes : « 种 » signifie « type », « graine », « espèce ». Le livre de Dikötter indique qu'il n'existe pas d'équivalence exacte entre le mot occidental « race » et le terme chinois « 种族 ». C'est pourquoi je persiste à affirmer que la notion de race en Chine est différente de celle de l'Occident, mais nous ne disposons pas d'un nouveau langage pour l'exprimer. Si l'on utilise le même vocabulaire que pour le mot « race », on court le risque de dupliquer les mêmes idées hégémoniques.

Cadre théorique et héritage

A&A : *Nous aimerions savoir quelle est votre relation avec la pensée postcoloniale et la perspective décoloniale, puisqu'elle est liée à la question des sciences sociales occidentales.*

Shanshan Lan : Oui, je reconnais que mon travail a été fortement influencé par ma formation universitaire aux États-Unis. Mais je ne pense pas percevoir les théories occidentales passivement pour m'en servir comme modèles pour tenter d'expliquer ce qui se passe actuellement en Chine. Je crois plutôt que je m'efforce de déconstruire et de remettre en cause l'universalisme des théories occidentales. C'est comme un jeu : il faut apprendre les règles avant de les critiquer. Pour critiquer l'Occident, il faut parler la langue du monde universitaire occidental. Un point que j'essaie de démontrer dans mes publications c'est que les notions de race et de racisme en Chine ne sont pas les mêmes qu'en Occident. Il faut absolument tenir compte de l'évolution des contextes historiques, politiques, sociaux et culturels pour comprendre la réarticulation et la reconstruction des significations raciales en Chine. La notion de race est dynamique et relationnelle. Une fois introduite dans le contexte chinois, ses significations changeront : c'est un phénomène que je m'efforce de comprendre.

Une des principales raisons pour lesquelles je n'ai pas eu recours aux théories postcoloniales dans mes recherches est que la Chine n'a jamais été pleinement colonisée par un pays occidental et qu'il n'y existe donc pas de legs colonial institutionnel. Certains chercheurs, dont James Farrer, ont évoqué la nostalgie postcoloniale d'expatriés de l'ancienne génération à Shanghai. Mais il ne s'agit que

d'un seul article. Pauline Leonard décrit la persistance des privilèges sociaux liés à la blancheur dans le Hong Kong postcolonial. Mais le cas de Hong Kong est tout à fait différent de la Chine continentale.

Je voudrais souligner toutefois que mon projet actuel est toujours en cours, et que je suis ouverte à toute suggestion concernant de nouveaux cadres théoriques. Dans mon dernier article paru dans le *Journal of Ethnic and Migration Studies*, j'utilisais le concept de « double conscience » de Du Bois (Lan 2022-a). En fait, je soutiens l'idée que les immigrés blancs en Chine ont également acquis une sorte de double conscience sous le pouvoir disciplinaire des multiples regards chinois. D'une part, ils ont une conscience aiguë de leur blancheur : si elle est invisible en Occident, ils deviennent vraiment conscients en Chine qu'ils sont blancs. Mais d'un autre côté, ils savent également que cette blancheur n'est plus associée à une identité majoritaire et une domination structurelle. Ils deviennent une minorité. Cette blancheur, ce privilège blanc, devient conditionnelle, limitée et précaire. C'est mon argument sur les privilèges et la précarité de la blancheur.

Je me suis également appuyée sur le travail d'Ann Stoler dont j'ai beaucoup apprécié *Carnal Knowledge and Imperial Power* (Stoler 2002). Cet ouvrage démontre à quel point les limites de la blancheur sont floues et comment la position interstitielle des Blancs indigents et des femmes blanches illustre les tensions et les contradictions internes au sein de la population blanche. La blancheur, même à l'époque coloniale, n'était pas définie de façon claire et ordonnée. Cela m'a été extrêmement utile pour étudier l'hétérogénéité et la stratification, et les différentes strates de la blancheur.

A&A : Dans votre livre *Mapping the new Africa Diaspora in China* (Lan 2017), vous indiquez que la Chine est un pays clé pour la production de connaissances raciales transnationales. Pourrions-nous interpréter cela comme un désir de votre part de décentraliser la production de connaissances issues de l'Occident ? Ou une volonté d'envisager autrement les notions de « race » et de « racialisation » ? Que pensez-vous de la place de la Chine et des études de la Chine et des immigrés chinois dans le monde entier en tant que site de production de connaissances ? Pourriez-vous aussi nous en dire plus sur les significations du « privilège blanc » et du « privilège de la peau blanche » dans vos recherches ?

Shanshan Lan : Je pense qu'en essayant d'utiliser ce nouveau terme de « privilège de la peau blanche » (*white skin privilege*), je m'efforce d'aller au-delà du modèle occidental et de trouver un nouveau vocabulaire pour parler de la blancheur en Chine. Comme je l'ai déjà dit, la terminologie comporte des difficultés : si vous utilisez la terminologie existante, vous courez le risque de perpétuer la structure existante des connaissances, centrée sur l'Occident. C'est justement ce qui se passe dans une partie de la littérature que je cite dans un de mes récents articles, paru dans *American Anthropologist* (Lan 2022-b). Bien que ces auteurs évoquent le déclin du privilège blanc en Asie, en utilisant le terme « privilège blanc », ils donnent l'impression que cela va de soi qu'il ait la même signification en Asie et en Occident. C'est cela que je remets en cause : devrions-nous utiliser « privilège blanc » sans réexaminer sa signification culturelle spécifique en Chine ? Ou devrions-nous plutôt choisir un autre terme ? On sait que le privilège blanc renvoie à une domination structurelle dans le contexte occidental. Cependant, lorsque des Blancs émigrent en Chine, ils ne sont plus dans la majorité et ne profitent plus de cette domination structurelle. S'ils continuent tout de même de bénéficier de certains privilèges, en raison de la circulation transnationale de l'idéologie suprémaciste blanche dans les médias locaux ou dans le système éducatif local, ils font également face à de nombreuses limitations à ce privilège.

C'est pourquoi j'utilise le terme « privilège de la peau blanche ». Je souhaite montrer que la blanchité est limitée à une question de couleur de peau. Ce qui compte en réalité c'est l'apparence des Blancs : ce qu'on appelle « blanchité somatique » ou « blanchité physique ». Vous connaissez sans doute ce phénomène intéressant des emplois réservés uniquement aux Blancs : « *white face jobs* » ou « *white monkey jobs* ». Voilà des exemples de marchandisation des corps blancs, qui conduisent à la dévalorisation ou la dépréciation des compétences professionnelles parmi les immigrés qualifiés de blancs (les professeurs d'anglais blancs, par exemple). Je m'efforce donc d'utiliser « privilège de la peau blanche » pour vraiment montrer le revirement des relations de pouvoir, un revirement du contexte culturel. Il ne s'agit plus d'un privilège blanc au sens occidental du terme. J'espère que c'est un petit pas en avant. Je ne suis pas sûre que cela contribue à trouver une autre manière de faire des recherches sur la race et la racialisation, je m'inquiète en fait du remplacement d'une hiérarchie par une autre. Il est dangereux de revendiquer que la Chine est un lieu de connaissance clé, que la compréhension chinoise du concept de race est la seule valable. Elle devient alors hégémonique, et donc de nouveau problématique. Ce que je défends, c'est donc la diversification des significations raciales. Il devrait y avoir de multiples façons, un espace devrait être ouvert à des interprétations diverses de la racialisation en fonction des contextes historiques, politiques, culturels et sociaux spécifiques. C'est ce que je soutiens dans mon article paru dans *American Anthropologist*. Il s'agit de la pluralisation des significations de la blanchité. Il ne devrait pas y avoir une seule façon de comprendre la blanchité, à savoir que cela signifie richesse, prestige, ascension sociale. Il existe en effet différents types de Blancs : les Blancs pauvres étudiés par Ann Stoler, les professeurs d'anglais occidentaux que j'ai moi-même étudiés, comme bien d'autres. Les multiples façons de performer la blanchité sont révélatrices de la diversification de ce processus de formation aux questions raciales partout dans le monde. D'un autre côté, nous ne devrions pas oublier la persistance de la suprématie blanche, et son extension à des contextes culturels différents. C'est pourquoi certains chercheurs, avec lesquels je suis en désaccord, avancent que le traitement des minorités par les Chinois Han relève du racisme. C'est inacceptable, bien entendu, mais il s'agit de chauvinisme Han dans le contexte chinois. Il ne s'est jamais étendu à toute la planète pour devenir une tendance mondiale. Il ne constitue pas une domination structurelle internationale et n'est donc pas comparable au racisme né en Occident, et qui a eu un impact réel sur la hiérarchie mondiale dans les domaines du commerce, de l'éducation et des migrations internationales. Aujourd'hui, quand on parle d'immigrés, le terme renvoie généralement aux immigrés venus des « pays du Sud ». C'est ce qui donne toute son importance à mon projet ChinaWhite, puisque je considère les Blancs, les prétendus expatriés blancs privilégiés, comme des immigrés, les intégrant au paradigme migratoire. Cela permet de repenser sérieusement la racialisation dans le cadre de notre structure de connaissances, tout comme la façon de formuler nos problématiques de recherche.

A&A : Vous avez fait des recherches de terrain à Chicago. De nombreux étudiants et chercheurs européens continuent de s'intéresser à la première École de Chicago (en sociologie). À votre avis, en quoi la première École de Chicago reste-t-elle pertinente pour la compréhension des

problématiques de race et de racialisation à l'heure actuelle, à Chicago comme ailleurs dans le monde ?

Shanshan Lan : L'École de Chicago a son importance, car il s'agit de pionniers historiques, qui ont ouvert la voie aux études sur les immigrés, à placer les immigrés au centre de leurs recherches et à envisager la ville comme un laboratoire. Ils ont procédé à une étude méticuleuse des différentes communautés d'immigrés. C'est un modèle pour l'étude des communautés, une véritable source d'inspiration, mais, très honnêtement, j'ai une formation d'anthropologue et non de sociologue. En fait, je ne suis pas vraiment fan du paradigme de l'assimilation. Robert E. Park et son « cycle des relations raciales » ont eu une telle influence : le cycle contact, conflit, compromis et assimilation. Personnellement, je ne suis pas fan du paradigme de l'assimilation. Comme mon héritage intellectuel vient de l'anthropologie, je m'intéresse au racisme envers les immigrés. On peut étudier l'assimilation, mais je trouve que nous en demandons trop aux immigrés. Il semble qu'il leur incombe entièrement de faire face à toutes les difficultés posées par la période post-migration, de s'ajuster au nouvel environnement, avec l'assimilation comme objectif final. C'est un argument très téléologique.

Ce qui m'intéresse c'est l'anthropologie de l'État ainsi que celle de l'Immigration, comme, par exemple, le travail de Nicholas De Genova sur la production légale de l'illégalité. Je m'intéresse aux relations de pouvoir inégales dans les arrangements institutionnels et structurels, qui compliquent l'émergence d'un sentiment d'appartenance au pays hôte de la part des immigrés (comme les législations sur l'immigration, les régimes de mobilité mondiaux). Par exemple, pourquoi est-ce si simple pour ces jeunes diplômés occidentaux d'aller en Chine pour enseigner l'anglais ? Pourquoi est-il si difficile pour les réfugiés syriens d'entrer en Europe ? Il y a la question de la race, et notre politique migratoire est racialisée : elle cible certains groupes comme étant désirables alors que d'autres sont jugés problématiques. Je m'intéresse donc plus à ces inégalités institutionnelles à l'origine des opportunités ou des difficultés pour les immigrés dans leurs combats quotidiens, ce qui diffère un peu de la perspective sociologique.

A&A : *L'ouvrage tiré de votre thèse donne la primauté à la « conscience de classe » par rapport à toutes les autres relations sociales, dont la race. Que pensez-vous des approches intersectionnelles par rapport aux études sur les Chinois à l'étranger et sur la Chine ?*

Shanshan Lan : Je pense utiliser une approche intersectionnelle, sans pour autant l'annoncer en déclarant : « J'utilise l'intersectionnalité comme cadre théorique ». Les immigrés chinois du projet Chicago, tout comme les Africains dans le projet de Guangzhou, permettent d'illustrer les notions de classe et d'origine. Mon récent article paru dans le *Journal of Ethnic and Migration Studies* traite de l'intersectionnalité (Lan 2022-a). Il aborde l'intersection entre la nationalité, le genre et le secteur professionnel (public ou privé) et leur impact sur la formation des identités blanches en Chine. Ainsi le concept est intégré dans mes recherches, mais sans être mis en avant. J'ai également publié un numéro spécial, sous le titre « Precarious Whiteness in Pandemic Times in China » (<https://www.tandfonline.com/toc/raan20/21/3>) et certains articles de mes doctorants traitant du genre et de la sexualité, de la nationalité, et de la maîtrise de la langue chinoise. Dans l'ensemble, je pense que les analyses intersectionnelles sont cruciales dans mes recherches.

Pour le lien avec mes recherches sur les Chinois à l'étranger, pour le moment mon étude sur les Chinois à l'étranger se concentre sur les étudiants chinois qui font leurs études dans d'autres pays. Un article paru récemment dans *Pacific Affairs* concerne des étudiants chinois d'origine rurale en Corée du Sud. Dans cet article, je fais mention de l'intersectionnalité (Lan 2021). Il traite de l'intersection entre la classe, l'origine (Chine urbaine ou Chine rurale) et le genre. Cela a permis de concilier les différentes expériences vécues par deux groupes d'étudiants : l'un d'origine rurale et l'autre issu de la classe moyenne urbaine.

L'avenir de l'immigration en Chine et les responsabilités des chercheurs

A&A : *La prochaine question concerne les politiques migratoires mises en œuvre par la Chine. Quel serait l'avenir de l'immigration en Chine, notamment par rapport au vieillissement de la population chinoise et au statut des étrangers dans le pays ?*

Shanshan Lan : Eh bien, je ne suis pas certaine de pouvoir prédire l'avenir, mais je pense qu'il y aura une plus forte diversification des populations étrangères. Il n'y aura pas que des Africains ou des Occidentaux blancs ; je pense qu'il y aura davantage d'Asio-Américains bilingues, qui sont très demandés dans les entreprises internationales. En raison du vieillissement de la population chinoise, nous assisterons à une hausse du nombre de travailleurs étrangers, notamment en provenance du Vietnam et des pays d'Asie du Sud-Est. Il est aussi question que la Chine fasse venir des Philippins comme travailleurs domestiques et professeurs d'anglais. La population étrangère en Chine va donc se diversifier de plus en plus.

Une autre tendance sera le déclin constant du privilège de la peau blanche. Malgré le maintien du prestige des Blancs, il y aura une dévalorisation de la blancheur de la peau. Par le passé, lorsque des personnes blanches marchaient dans la rue, elles étaient souvent accostées, prises en photo, etc. Le fait d'être Blanc était exotique en Chine, mais aujourd'hui, lors de mes recherches auprès d'enseignants d'anglais étrangers à Pékin et Xi'an, nous nous étions installés dans un Starbucks et personne ne faisait attention à nous. La population s'étant habituée à voir des étrangers partout en Chine, ce n'est donc plus une attraction.

Les Chinois acquièrent également des connaissances plus nuancées concernant les différents groupes d'étrangers. Ils savent que certains Blancs ne sont pas particulièrement compétents ou hautement qualifiés, notamment dans le secteur de l'enseignement de l'anglais. Il y a eu un scandale autour de *English First*, la principale entreprise de formation en anglais de Chine : la révélation que certains enseignants se droguaient a sérieusement terni l'image des profs d'anglais étrangers dans le pays.

Pour ce qui est de la politique migratoire, je pense que la Chine a tendance à tirer des leçons de l'Occident en durcissant les contrôles migratoires et à faire des distinctions entre les différents groupes d'étrangers selon leur désirabilité. Ce phénomène existe déjà.

A&A : *En tant que citoyenne et universitaire, comment évalueriez-vous la situation politique actuelle dans le monde, notamment la montée des nationalismes, du nativisme et des violences*

racistes ? Comment pensez-vous que les chercheurs en sciences sociales peuvent et doivent contribuer à l'avenir de la société ?

Shanshan Lan : C'est une question difficile et très vaste. Il me semble que je peux contribuer à la production de connaissances. En tant que chercheurs, nous pouvons utiliser nos écrits pour former les personnes et disséminer les connaissances. Cela m'attriste beaucoup que le racisme reste un problème aussi sérieux. Malgré le mouvement *Black Lives Matter*, les gens continuent de mourir de violences racistes. Nous pouvons constater que le racisme fondamental à l'ancienne continue de croître, en lien avec la politisation des problématiques d'immigration. Je reste donc motivée par mes recherches, car ce que j'accomplis est crucial, pas forcément dans l'immédiat, mais en raison de ce que j'enseigne à mes étudiants. La plupart d'entre eux sont des Hollandais blancs. Je m'efforce au moins de les sensibiliser et les faire réfléchir à cette structure de connaissances racialisées en anthropologie, et de leur faire comprendre que la réalité ne se résume pas à ce qu'ils apprennent. Je suis d'ailleurs probablement leur premier professeur chinois. Je suis un exemple vivant de la remise en cause des stéréotypes orientalistes à propos des Chinois et de leur culture. Je leur raconte de nombreuses anecdotes personnelles et ils s'étonnent alors : « Waouh ! Je ne m'étais jamais rendu compte que cela se passait comme ça ». Les étudiants, surtout ceux issus du système occidental, ont un réel besoin d'entendre, de connaître un point de vue différent.

Je vais partager quelque chose de très personnel, mais c'est important. Je suis la seule femme chinoise au sein du Département d'anthropologie, qui enseigne à des étudiants majoritairement blancs. Je me sens donc... Je ressens sur mes épaules la lourde responsabilité de leur dire tout ce que je sais sur la société chinoise. J'ai dû leur expliquer que je connaissais mal le confucianisme. Lorsque je travaillais à Hong Kong, on m'a un jour demandé de donner un cours sur la culture chinoise traditionnelle à un groupe d'étudiants américains en visite. J'ai dû me rendre sur Internet pour en apprendre davantage sur le confucianisme avant de préparer ce cours. Certains de mes étudiants hollandais ont été choqués par ce que je leur ai appris. Il faut leur expliquer qu'en Chine, les femmes ont beaucoup de droits. Lorsque je suis allée à l'école, j'ai pu bénéficier des mêmes opportunités que mon frère. J'avais même de meilleurs résultats que lui. Certains étudiants pensent encore qu'en Chine, les femmes sont opprimées et qu'elles n'ont que peu de droits. La Chine est si étendue que, bien sûr, c'est une réalité dans certaines zones rurales, mais il faut brosser un tableau plus nuancé que ce que les étudiants peuvent lire dans les actualités ou voir à la télévision. Je crois donc que même ces petits pas sont très utiles. Ils sont vraiment importants et me permettent de rester motivée comme chercheuse et comme professeure.

Les difficultés de mener des recherches ethnographiques en temps de pandémie

A&A : *Merci beaucoup d'avoir partagé votre expérience avec nous. La prochaine question concerne les répercussions de la Covid sur la production de connaissances scientifiques. Comment vous et votre équipe ERC menez-vous actuellement vos recherches en Chine ?*

Entrenez-vous des études ethnographiques en ligne ? Pensez-vous que la pandémie aura des répercussions sur la manière dont les ethnographes effectuent leurs recherches ?

Shanshan Lan : Oui, bien sûr. C'est l'une des principales difficultés rencontrées actuellement par mon équipe. Une de mes étudiantes en doctorat ne peut pas se rendre en Chine, les frontières du pays étant fermées aux voyageurs étrangers. Je n'ai pas essayé d'entreprendre de recherches ethnographiques en ligne parce que j'en ai mené sur place juste avant la Covid. J'ai donc encore des articles à rédiger grâce à ces données, mais mes doctorants et post-doctorants entreprennent des recherches en ligne. Le numéro spécial coédité avec mes deux chercheurs post-doctorants s'appuie principalement sur une ethnographie en ligne. Nous traversons un moment de crise, qui représente aussi une opportunité à mon avis. C'est le cas par exemple d'un article que j'ai co-écrit avec ma doctorante Christina Kefala, qui suit de jeunes entrepreneurs occidentaux et leur expérience de devoir quitter la Chine avec la survenue de la Covid-19 (Kefala & Lan 2022). Cet article concerne leur vécu au moment de partir de Chine pour rentrer en Europe, les répercussions sur leur « rêve chinois », leurs attentes professionnelles, ainsi que leurs identités en tant qu'immigrés transnationaux. Personnellement, je trouve cet article très intéressant.

Il y a aussi un autre article de ma doctorante Ke Ma, qui étudie les vloggers blancs occidentaux en Chine (Ma 2022). Ces derniers postent sur les sites Web chinois des vidéos sur leur vie quotidienne, tout en partageant leur avis sur la Covid et sur le racisme anti-Chinois en Occident. L'article étudie leur façon de performer la masculinité blanche, et comment celle-ci est perçue par la jeunesse chinoise. La Covid ouvre ainsi un nouveau domaine de recherche, comme cette ethnographie numérique, tout en réorientant notre domaine de recherche vers Internet. Toutefois, nos principaux domaines de recherche restent à peu près identiques : ils concernent la construction sociale et l'évolution des significations de la blancheur en Chine. Raviv Litman, un autre doctorant, a fait une recherche d'observation participante en ligne. Comme il enseignait l'anglais à des élèves en Chine, il a pu se familiariser avec les modèles économiques des établissements chinois d'enseignement d'anglais en ligne et avec les manières dont la blancheur est ainsi valorisée ou exploitée (Litman 2022). Voilà deux aspects très productifs de ces projets. Cependant, pour obtenir un doctorat en anthropologie, il faut tout de même entreprendre une « vraie » recherche de terrain, ce qui n'est pas facile.

Nouveaux programmes de recherche et conseils à l'attention des jeunes chercheurs

A&A : *Quels sont les trois livres ou articles que vous considérez comme essentiels et que vous recommanderiez aux jeunes chercheurs qui travaillent sur les problématiques de la race et de la racialisation dans le contexte de la Chine et des diasporas chinoises ?*

Shanshan Lan : Le premier serait *The Discourse of Race in Modern China* de Frank Dikötter (Dikötter 1992). Cet ouvrage est controversé et je suis en désaccord avec certains de ses arguments, mais c'est la seule monographie qui traite du discours racial dans la Chine moderne et qui peut donc être recommandée comme lecture de base.

Ensuite, je conseillerais un ouvrage en deux volumes édité par les historiens Kowner et Demel et intitulé *Race and Racism in Modern East Asia* : le premier s'appelle *Western*

and Eastern Constructions et le second *Interactions, Nationalism, Gender and Lineage*. À mon avis, c'est le second qui est le plus intéressant mais les deux volumes comportent des chapitres sur la notion de race en Chine, qui peuvent être très intéressants. Je suis également en accord avec les principaux arguments de ces deux auteurs, qui reconnaissent l'existence du racisme en Asie tout en relevant que ce racisme diffère du racisme occidental. Je les recommande vivement tous les deux.

Le troisième livre serait celui d'Ann Stoler, *Carnal Knowledge and Imperial Power: Race and the Intimate in Colonial Rule* (Stoler 2002). Il ne traite pas de la Chine, mais propose une bonne base théorique, surtout pour les étudiants en Études chinoises qui ont une connaissance imparfaite de la notion de race. Stoler fait un travail formidable en illustrant véritablement la confusion dans la catégorisation raciale. La notion de race n'est pas stable, elle évolue constamment : il existe tout un éventail de tensions et de dilemmes au sein de cette catégorisation raciale coloniale qui pousse vraiment les étudiants en Études raciales à repenser l'inégalité des rapports de force inscrits dans les pratiques de catégorisation institutionnelles. C'est un ouvrage que j'aime beaucoup, comme mes doctorants d'ailleurs.

A&A : *Nous aimerions vous demander quels sujets de recherche sont actuellement les plus importants à vos yeux. Si vous étiez jeune doctorante, que choisiriez-vous ?*

Shanshan Lan : Je rejoindrais l'équipe ChinaWhite. Je crois qu'il est absolument essentiel d'étudier la circulation mondiale du « privilège blanc ». J'y reviens sans cesse, mais c'est dû à mon expérience personnelle de femme de couleur, de Chinoise vivant parmi des groupes de Blancs, des collègues et des étudiants blancs. Je suis très consciente de mon identité en tant qu'étrangère ou « corps racialisé ». Cela crée un point de vue unique pour l'étude de cette culture et cette institution blanche ainsi que cette structure de connaissances blanche. C'est pourquoi j'aime tant ce projet. J'espère qu'il permettra de faire des découvertes importantes et d'avoir un impact dans le domaine des études raciales et migratoires.

A&A : *Pour finir, nous avons une dernière question sur la légitimité du chercheur à choisir un sujet de recherche spécifique. En effet, quand vous avez commencé à parler de votre choix de sujet de thèse, vous avez mentionné une allusion faite par vos professeurs à propos du lien entre le sujet à étudier et votre origine ethnique. Nous aimerions donc en savoir plus sur votre avis sur la légitimité du choix d'un sujet de recherche pour les chercheurs issus de l'immigration.*

Shanshan Lan : C'est également le reflet de la racialisation de la production de connaissances dans le domaine universitaire. Je ne sais pas, c'est une question délicate. Je ne soupçonne pas que les professeurs qui m'ont conseillé d'étudier Chinatown aient été malintentionnés. Je pense au contraire que leurs intentions étaient très bonnes. Je ne sais pas non plus si j'aurais eu de meilleurs résultats en choisissant un autre sujet. C'est un vrai dilemme. Vous savez, d'une part, on peut parler d'« anthropologie native », parce que ces chercheurs ont déjà les compétences linguistiques qui peuvent faciliter l'étude d'un groupe avec lequel on partage les mêmes origines ethniques. En effet, au bon vieux temps, c'était surtout des Occidentaux blancs qui allaient étudier des peuples appelés « indigènes », principalement dans des sociétés non occidentales. Il leur fallait de longues années pour apprendre la langue afin de mener ces travaux sur le terrain. Et, bien sûr, tout cela était lié au colonialisme et à une inégalité des rapports de force. Cependant, aujourd'hui, on peut étudier sa propre société, sa propre culture, sans devoir apprendre une nouvelle langue. Le fait d'avoir déjà les compétences linguistiques et

culturelles requises peut présenter un avantage. Mais l'inconvénient est la difficulté de parvenir à la défamiliarisation nécessaire, avec le risque de prendre certaines choses comme allant de soi et de passer à côté de nombreuses découvertes intéressantes.

Une de mes anciennes doctorantes, Willy Sier (aujourd'hui diplômée), est une Hollandaise qui a travaillé sur des étudiants originaires de zones rurales mais scolarisés à Wuhan. J'ai trouvé une source d'inspiration dans ses écrits, car ce qu'elle a découvert correspond à tout ce que je considérais comme évident. Je me suis dit que je n'avais jamais envisagé cela sous cet angle. Il faut un regard neuf, un nouveau point de vue de l'extérieur pour faire de nouvelles découvertes. Je ne suis donc pas opposée à l'anthropologie native, mais je pense qu'il faudrait trouver un équilibre sain entre chercheurs de différents horizons, en leur laissant la liberté de choisir les sujets qu'ils souhaitent étudier, plutôt que de freiner leur imagination en raison de leurs origines ethniques, ce qui est problématique. Par exemple, si j'étais une jeune doctorante et que je voulais étudier les Français adeptes de Haute cuisine, il faudrait m'encourager à explorer la faisabilité d'un tel projet au lieu de me dire : « Mais ce n'est pas un sujet pour vous. Vous devriez choisir un sujet en lien avec la Chine ».

4

BIBLIOGRAPHIE

- Dikötter, Frank. 1992. *The Discourse of Race in Modern China*. Londres : Hurst.
- Drake, St. Clair. 1987. *Black Folk Here and There*. Los Angeles : Center for AfroAmerican Studies, University of California.
- Kefala, Christina & Lan, Shanshan. (2022). « End of the China dream ? Young Western entrepreneurs' trajectories of leaving China during Covid-19. » *Asian Anthropology* 21(3) : 197-210.
- Kowner, Rotem & Demel, Walter. 2013. *Race and Racism in Modern East Asia. Western and Eastern Constructions*. Leyde : Brill.
- Lan, Shanshan. 2012. *Diaspora and Class Consciousness : Chinese Immigrant Workers in Multiracial Chicago*. New York : Routledge.
- Lan, Shanshan. 2016. « The Shifting Meanings of Race in China : A Case Study of the African Diaspora Communities in Guangzhou. » *City & Society* 28(3) : 298-318.
- Lan, Shanshan. 2017. *Mapping the New African Diaspora in China : Race and the Cultural Politics of Belonging*. New York : Routledge.
- Lan, Shanshan. 2019. « Reconstructing Blackness in Grassroots Interactions Between Chinese and Africans in Guangzhou. » *Anthropological Quarterly* 92(2) : 481-508.
- Lan, Shanshan. 2021. « Finding a Chulu (Way Out) : Rural-origin Chinese Students Studying Abroad in South Korea. » *Pacific Affairs* 94(4) : 661-681.

- Lan, Shanshan. 2022-a. « The foreign bully, the guest and the low-income knowledge worker : performing multiple versions of whiteness in China. » *Journal of Ethnic and Migration Studies* 48(15) : 3544-3560.
- Lan, Shanshan. 2022-b. « Between Privileges and Precariousness : Remaking Whiteness in China's Teaching English as a Second Language Industry. » *American Anthropologist* 124(1) : 118-129.
- Litman, Raviv. 2022. « “Neutral” vs. “pure” accents : the racialization of Filipino and EuroAmerican teachers in China's online education industry during the covid-19 pandemic. » *Asian Anthropology* 21(3) : 224-237.
- Ma, Ke. 2022. « Transnational white masculinity on Chinese social media : Western male vloggers' self-representations during the covid-19 pandemic. » *Asian Anthropology* 21(3) : 211-223.
- Ong, Aihwa. 1999. *Flexible Citizenship : The Cultural Logics of Transnationality*. Durham NC : Duke University Press.
- Stoler, Ann Laura. 2002. *Carnal Knowledge and Imperial Power : Race and the Intimate in Colonial Rule*. Los Angeles : University of California Press.

NOTES

1. La ville de Guangzhou (广州) est habituellement connue sous le nom de « Canton » en Occident. Nous avons néanmoins choisi de l'écrire en caractères romains telle qu'elle est prononcée en chinois standard. Ce choix résulte non seulement de l'usage croissant de « Guangzhou » bien au-delà des frontières chinoises, mais également de la volonté de rectifier l'erreur fréquente, dont l'origine remonte au milieu du XIX^e siècle, qui amène à confondre la province du Guangdong (广东, dont la prononciation en chinois standard est proche de « Canton ») où se trouve Guangzhou, et cette ville de Guangzhou proprement dite.
2. N.d.T : Nous avons fait le choix de ne pas traduire le terme anglais *blackness*, alors que nous avons traduit *whiteness* par « blanchité », terme aujourd'hui passé dans le lexique des sciences sociales francophones. En effet, ni « noirité », ni « noirceur », ni « noiritude », ni « négritude », ne peuvent restituer correctement *blackness* qui, dans ce texte, rend compte du fait de se considérer Noir ou d'être considéré Noir.
3. Le texte évoque ici les relations complexes et souvent difficiles entre les citadins et les travailleurs migrants (*mingong*) venus des campagnes pour travailler dans les zones urbaines. Ces derniers pâtissent, d'une part, de préjugés sociaux qui les décrivent comme étant arriérés et inférieurs, et, d'autre part, d'une différence de traitement institutionnel notamment dans l'accès aux droits sociaux. La législation chinoise considère en effet qu'un individu ne peut bénéficier de certains services publics (tels que la santé et l'éducation des enfants) que dans la zone administrative où il a été enregistré à sa naissance. Selon le Rapport d'enquête sur le suivi des travailleurs migrants 2021 (2021年农民工监测调查报告) publié en 2022 par le Bureau national des statistiques de la Chine, 292,51 millions de personnes sont recensées comme *mingong*. Source : http://www.stats.gov.cn/tjsj/zxfb/202204/t20220429_1830126.html.

RÉSUMÉS

Professeure associée au Département d'anthropologie de l'Université d'Amsterdam, Shanshan Lan mène depuis près de vingt ans des recherches sur l'immigration chinoise aux États-Unis, les Africains dans la métropole chinoise de Guangzhou et la blancheur en Chine. Dans l'entretien qui suit, elle revient sur son parcours biographique et sa trajectoire scientifique, en évoquant sa formation d'anthropologue aux États-Unis et l'usage distancié qu'elle fait des sciences sociales occidentales. Elle expose également plusieurs notions qu'elle a élaborées à partir de ses enquêtes : « connaissance raciale » (*racial knowledge*), « imbrication de la racialisation » (*overlapping racialization*), « interaction interraciale entre personnes lambda » (*grassroots interracial interaction*), ainsi que la différence qu'elle établit entre « privilège blanc » (*white privilege*) et « privilège de la peau blanche (*white skin privilege*) ».

INDEX

Mots-clés : race, racisme, blancheur, concepts, circulation, migration, migrants chinois, migrants africains, Chine, Chicago, Guangzhou

AUTEURS

SHANSHAN LAN

University of Amsterdam

DOMINIQUE VIDAL

URMIS - Unité de recherche Migrations et société
Université Paris Cité

SIMENG WANG

CNRS